

Dans le métro

- Il était assez tard lorsque nous avons repris le métro. Nous étions assises côte à côte, près de la porte, sur les strapontins. La rame était pleine, pas suffisamment pour nous obliger à nous lever. Un homme et une femme sont montés. Aussitôt cette dernière s'est agrippée à la barre centrale, juste devant nous. Agrippée, c'est le mot qui m'est venu en la voyant, elle semblait tenir debout avec difficulté. L'homme était plus âgé qu'elle. Il n'a pas tardé à reprendre le monologue qu'il avait de toute évidence commencé sur le quai, il parlait fort, une bonne partie du wagon pouvait l'entendre. La femme avait la tête baissée, les épaules légèrement voûtées. S'il m'était difficile de distinguer son visage, il me semblait, sous l'assaut verbal, voir en revanche son corps plier. L'homme lui reprochait son attitude durant le dîner qu'ils venaient de quitter. Exaspéré, une moue de dégoût sur les lèvres, il scandait ses phrases comme s'il s'agissait d'un discours politique, tu te tiens comme une pauvre fille, tu manges comme une pauvre fille, tu parles comme une pauvre fille, tu me fous la honte (je retranscris quasiment mot pour mot, je crois n'avoir rien oublié tant j'étais abasourdie par la violence de cet homme et l'humiliation publique qu'il infligeait à cette femme). Les gens se sont écartés, certains ont changé de place. L'homme, loin de s'adoucir, a poursuivi.
- 5 - Tu es la seule à ne pas t'en rendre compte, Magali, tout le monde est consterné, mais oui, et tout le monde se disait : mais qu'est-ce qu'il fout avec une fille comme ça ? Tu transpires le malaise, qu'est-ce que tu veux que je te dise, ça fout les jetons. Et je te dis même pas quand tu t'es mise à parler de ton boulot, mais qu'est-ce que tu crois, que ça intéresse les gens la vie d'une pauvre instit' de maternelle, mais on s'en fout, tout le monde s'en fout, tu crois que ça intéresse les gens ?
- 10 L. regardait l'homme, non pas discrètement, de manière furtive, comme nous le faisons tous. L. fixait l'homme, avec ostentation¹, le visage levé vers lui comme au théâtre. Sa mâchoire s'est serrée, la pulsation est revenue, creusait par intermittence un petit puits dans sa joue.
- 15 - Non mais regarde comment tu te tiens, c'est pas vrai de voir ça, on dirait une bossue. Ah mais oui, j'oubliais, c'est toi qui portes la misère du monde, Magali, autant pour moi, ha ha ha, elle est bonne, mais oui c'est vrai, Madame porte les malheurs de la terre entière et Dieu sait s'il y en a : les mômes dont les parents sont clandestins, les mômes dont les parents ont perdu leur boulot, les mômes dont les parents sont cinglés et j'en passe, mais attention, Madame est peinarde tous les jours à 16h30 après un bon goûter ! Non mais tu t'es regardée, Magali, il te manque plus qu'une blouse des Trois Suisses, on dirait une femme de ménage.
- 20 Nous venions de nous arrêter à la station Arts et Métiers. L. s'est levée, elle était très calme, chacun de ses mouvements semblait avoir été calculé au préalable et au millimètre près, elle s'est postée devant l'homme, exactement devant, elle a planté son regard dans le sien, sans un mot. L'homme s'est interrompu, les murmures autour de nous se sont tus. Un silence étrange a envahi le wagon. L. faisait face à l'homme, ne le lâchait pas des yeux, tandis que quelques voyageurs entraient et
- 25 sortaient. L'homme a dit qu'est-ce qu'elle a cette connasse, le signal de fermeture des portes a retenti.
- 30 Alors d'un geste ferme, d'une rapidité étonnante, L. a poussé l'homme sur le quai. Il est tombé en arrière, s'est retenu avec les mains, les portes se sont refermées avant qu'il ait eu le temps de comprendre. A travers la vitre, nous avons vu son visage hébété, incrédule. Il a hurlé sale pute et puis sa silhouette a disparu.
- 35 L. s'est alors tournée vers la jeune femme, elle lui a dit cette phrase que je n'ai jamais oubliée :
- Vous ne devez pas supporter ça, personne ne doit supporter ça.
- 40 Ce n'était pas une prière, ni une parole de consolation. C'était un ordre. La femme s'est assise un peu plus loin, elle avait l'air soulagée. Au bout de quelques minutes je l'ai vue sourire, perdue dans ses pensées, puis elle a eu un petit rire, bref, sec, presque coupable. Il m'a semblé que son corps s'était un peu redressé.
- 45

Delphine de Vigan, *D'après une histoire vraie*, roman, 2015

¹Ostentation : mise en valeur excessive

En ce temps-là, Yann Moix avait 20 ans. Ses souvenirs sont les nôtres. Lucides mais nostalgiques.

La vidéo sur YouTube, est datée du 25 juin 1983 : Michel Leeb, dans un sketch intitulé « L'Africain », imite « le fils de Bokassa¹ ». Cette séquence, à elle seule, résume la distance qui nous sépare de ce monde englouti, de ce cosmos à jamais disparu. A la vérité, Leeb pastiche un accent générique et mélange les Afriques. Le public s'esclaffe, Michel Drucker glousse.

- 5 Le sketch est-il drôle ? Là n'est pas la question : il était possible. La vérité est qu'il n'est pas drôle. Très vite ça dérape : grognements de gorille, simiesques² mimiques, moqueries physiques. Qu'on se trouve en 1983 ou en 2016, il est parfaitement permis de trouver ce sketch affligeant. Mais là où 2016 ne ressemble plus du tout à 1983, c'est qu'en 1983 un Blanc pouvait imiter l'accent (le soi-disant accent) africain sans se faire taxer immédiatement de raciste. 1983, c'est la vidéo de Leeb ; 2016, ce
- 10 sont les commentaires YouTube sous la vidéo de Leeb : les Noirs aiment (« moi je suis noir et j'avoue que ce sketch me fait bien rire, c'est juste de l'humour »), des Blancs, plus royalistes que le roi, condamnent (« les heures les plus sombres de notre humour »). Les Blancs de 2016 prennent les devants ; ils ont une frousse bleue que l'époque les taxe immédiatement de racistes. Alors ils condamnent sans appel, ne se demandent pas si, hypothèse pourtant fortement probable, Michel
- 15 Leeb n'est pas tout simplement, même (très) maladroitement, en train de se moquer du racisme. En 2016, des associations multiples et variées (composées d'autant de Blancs que de Noirs) feraient sans délai un procès à Michel Leeb, qui serait aussitôt cloué au pilori³ sur Twitter, lynché sur Facebook et mort médiatiquement. Autre spécificité de 2016 : « Il ne faut pas nous comparer avec les Juifs qui pleurent pour un rien » écrit un Noir, dans les commentaires.
- 20 Les années 80 sont d'abord cela : les dernières, les toutes dernières, où l'on a le droit de rire d'une communauté sans faire partie de cette communauté. Desproges⁴ adorait se moquer des Juifs et faisait son miel d'allusions à la période vichyste⁵ ou au IIIe Reich. Qui peut pour autant dire qu'il y eut chez lui une once d'antisémitisme ? Il ne pourrait plus monter sur scène à l'heure où j'écris ces lignes – et pourtant il est adulé aujourd'hui plus qu'à son époque. Pourquoi ? Parce qu'il est mort. Même
- 25 remarque pour Coluche, qui, à lui seul, symbolise pour les Français ces années où l'espoir se logeait encore dans l'avenir. Seuls les morts, en 2016, ont le droit de subvertir⁶ les vivants. Tout, aujourd'hui, est matière à triage, à dénombrement, à distinction : le temps présent cherche moins à vaincre le racisme qu'à le déceler ; et s'il est absent, on le crée de toutes pièces. Ainsi l'antiracisme n'aime pas rentrer bredouille. La France des années 80 n'était pas plus xénophobe que
- 30 celle de 2016 : elle l'était moins. Et c'est parce qu'elle l'était moins qu'elle ne se doutait pas qu'un sketch sur les Blacks pût offenser les Blacks. Les années 80 furent les dernières, les toutes dernières, où l'unité de mesure n'était pas la communauté, où l'égalité par la moquerie existait. Leeb, Coluche, Desproges raillaient les salauds ; 1983 l'avait compris, 2016 a choisi de faire semblant de ne pas comprendre.
- 35 Ce que nous aimons dans la France des années 80, c'est qu'elle n'est pas encore ce cloaque⁷, ce marigot⁸ où chacun se demande, à longueur de journées, qui est musulman, qui est antisémite, qui est raciste, qui est français et qui ne l'est pas.

Yann Moix, *Paris Match*, 18.8.2016

¹Bokassa. chef d'un Etat africain durant les années 60 et 70

²Simiesque : relatif au singe

³Clouer au pilori : signaler à l'indignation publique

⁴Desproges : humoriste français

⁵Vichyste : qualifie une personne ou un élément qui se rapporte au régime de Vichy, sous l'occupation nazie

⁶Subvertir : bouleverser, renverser des idées et des valeurs reçues

⁷Cloaque : lieu malpropre, malsain

⁸Marigot : lieu bas susceptible d'être inondé par les pluies

«T'es où?», tic pour blabla en toc

Les nouvelles technologies nous libèrent, pensons-nous. Sauf que, le téléphone devenu portable, chacun se demande où est et ce que fait son interlocuteur. Veut le contrôler. «T'es où?» est la question la plus posée de la décennie. Au point que, sous des formes diverses, suivant que la question est posée par oral ou par SMS – «t ou?», «wétu» –, «T'es où?» est devenu une sorte d'onomatopée qui tapisse le paysage sonore de nos rues, bus, trains, cafés et bureaux. Vous avez remarqué? C'est la première chose dont les gens s'enquêtent au téléphone, parfois même avant de dire bonjour et d'exposer le motif de leur appel. Comme s'ils appelaient dans ce but, soit savoir où est leur interlocuteur, comme si la conversation ne pouvait avoir lieu qu'à condition que l'un et l'autre sachent où leurs pieds sont posés. Ce qui n'est le cas que rarement mais traduit un réflexe pavlovien¹ des plus étranges.

Cette question, «T'es où?», est une véritable aberration, et la preuve de notre échec cuisant. Une aberration: nous avons inventé le téléphone portable pour son aspect portable et ce qu'il induit, soit de l'indépendance et de la mobilité, la possibilité d'être joignable partout, tout le temps, faisant fi de la géographie et des cabines téléphoniques. Donc, pour la merveilleuse liberté qu'il promet et incarne. Et nous voilà rattrapés, happés, incapables de nous passer de cette information, à savoir le lieu – la ville, la pièce, l'étage, la compagnie – où se trouve notre correspondant lorsqu'il nous parle. Voilà que nous ne supportons pas la liberté même générée par ce petit bidule magique. Nous ne supportons pas que l'autre nous échappe, fasse véritablement usage de son autonomie, ait sa vie à lui ou à elle, donc possiblement cachée, secrète, ou simplement non communiquée.

Avant, tout était simple lorsque nous appelions une ligne fixe: le numéro correspondait au bureau ou à la maison. Désormais, tout est possible. Votre correspondant peut être à son travail mais aussi dans la rue, à l'autre bout du monde, dans un lit étranger, et vous pouvez n'en rien savoir. C'est extrêmement déstabilisant. Il peut arriver que l'information en question n'ait pas d'importance – un éventuel mensonge de votre assureur ou de votre livreur de pizza vous est égal. Mais souvent, l'information en question vous importe et un éventuel mensonge de votre fille adolescente ou de votre conjoint vous mettrait – à tort ou à raison, mais c'est un autre débat – dans tous vos états.

La question récurrente et obsessionnelle «T'es où?» est la preuve d'un échec majeur que nous peinons à admettre: nous fabriquons des outils pour conquérir de nouveaux territoires de liberté mais ne supportons pas les conséquences humaines et relationnelles de cette même liberté, soit la création d'une zone grise où règnent le flou, le doute, l'imprécision, l'incertitude et de potentiels mensonges. Pauvres chou que nous sommes, pris au piège de notre désir d'émancipation et de nos cerveaux superpuissants capables de fabriquer ces petites merveilles.

Une proportion non négligeable d'entre nous, me direz-vous, appelle son interlocuteur précisément pour savoir où il est. C'est encore pire: le téléphone s'est transformé en mouchard, en superflic, en machine à interrogatoire. Le téléphone ne sert plus à se parler, communiquer, échanger, mais à se situer mutuellement sur une carte. Chers parents qui dotez vos enfants de téléphones pour les récompenser d'être sages, de bien travailler et d'avoir grandi: loin de voir leur nouveau jouet comme un outil d'émancipation, vous êtes au fond ravis d'avoir un moyen de les tenir en laisse et de ne jamais les perdre de vue vraiment. Bien sûr, on peut mentir. Comme il est impossible de ne pas répondre à la question «T'es où?», sa récurrence a généré de nouvelles compétences ès mensonges, de nouvelles formes de déguisement de la réalité. Nous avons tous tenté le coup de l'ascenseur, du tunnel, du train ou du mauvais réseau pour couper court aux questions inopportunes et redevenir invisibles et libres. C'est tout un art.

Ce n'est pas un hasard si la chanson qui a eu le plus d'impact durant cette dernière décennie s'intitule Papaoutai. Formidable métaphore: s'il y a un homme qui n'a pas eu de réponse à la question «T'es où?», qu'il posait sciemment dans le vide ou en direction du ciel, c'est bien Stromae, dont le père a disparu corps et biens au Rwanda après être sorti de la vie de son fils. Tous mes vœux de bonheur pour l'année 2016.

Isabelle Falconnier, *L'Hebdo*, 24.12.2015

¹Pavlovien : qui concerne les réflexes condition

Vous avez dit solidarité?

Centre de Vevey, 11 heures du matin. Marie-Lise, 85 ans, fait ses courses. Elle veut traverser la rue mais trébuche sur le bord du trottoir et tombe de tout son long, la face contre l'asphalte. Choquée, elle ne peut plus se relever, même pas bouger la tête. Elle voit son sang couler. Elle attend et rien ne se passe. Des chaussures s'approchent d'elle pourtant. Mais elles tournent les talons. «Pourquoi personne ne vient m'aider? se demande-t-elle. Peut-être croient-ils que je suis morte.» Elle murmure alors: «A l'aide!» D'autres godasses tournent autour d'elle, mais pas un mot, pas un geste. Elle n'arrive pas à se soulever et à quêter un regard. Elle entend, bien fort, le bruit des voitures qui roulent tout près d'elle, sans s'arrêter non plus.

5 C'est un jeune homme qui se penche enfin. La vieille dame lui dit: «J'ai oublié mon portable, vous en avez un? Merci d'appeler une ambulance.» Mais le type n'en a pas, il doit héler son copain qui finalement compose le 144. Marie-Lise peut se redresser un peu, elle découvre le visage de son sauveur, jeune, pâle, pas trop bien habillé. «Vous êtes du quartier?» demande-t-elle. «Non, je suis là parce qu'il y a tout près des containers où je trouve des invendus de fruits et légumes.»

10 Angoisse. «Et mon sac? Où est-il?» La réponse est rassurante: «Je l'ai posé là, sur le trottoir, mais regarde, le chien le garde, il est très bien dressé. Il n'est pas à moi. Mais je le sors pour quelqu'un, histoire de se faire quelques sous.»

15 La dame soulagée aurait bien aimé en savoir plus sur ce garçon mais les secouristes arrivent vite, l'embarquent vers l'hôpital. Le visage a beaucoup saigné, mais deux points de suture suffiront, rien de grave.

20 Depuis que cette amie m'a raconté sa mésaventure, avec précision et humour, je tourne autour de la question. Sommes-nous arrivés à ce stade ultime de l'individualisme où l'on se détourne d'une personne en détresse sous nos yeux?

25 Avant de sonder les abîmes de l'égoïsme où nous aurions sombré, on peut se dire que cette retenue est due à une vague trouille. Peur de ne pas trouver les gestes adéquats. Aucune envie de devoir raconter ce qui s'est passé à l'arrivée de la police. Petites dérobades: quelqu'un, n'est-ce pas, a sans doute déjà appelé les secours? Et puis, si je m'arrête, cela va prendre du temps et je suis si pressé... Pire: et si cette chute n'était qu'une ruse de mendiante pour susciter la pitié?

30 Une télévision française a enquêté sur le comportement des passants dans ce genre de situation. Elle a filmé les réactions face à un homme bien habillé étendu sur le trottoir: il y eut à son égard des gestes secourables. En revanche, face à un type en guenilles, c'est l'indifférence qui prévalait. Aurait-on peur de la pauvreté? Ou alors, dans le cas de cette personne fort convenablement vêtue, de la vieillesse?

35 Pas étonnant dès lors que la lâcheté soit malheureusement la règle dans le scénario, bien plus critique, où une femme se fait harceler ou agresser dans un métro, un train ou un bus. Cela n'arrive pas qu'à Cologne le soir de l'An. Cologne? La vieille dame de mon histoire, fort curieuse, s'étonne aussi à ce sujet. N'y avait-il vraiment aucun homme dans la foule? se demande-t-elle. Pas quelques solides gaillards pour tenter d'écartier les voyous? On n'a pas rapporté de telles empoignades. Une raison de plus de s'interroger sur le courage dans la rue, face à la violence ou à la simple détresse.

40 L'incident sans gravité de Vevey ne va pas nous faire basculer dans l'autoflagellation¹. Mais il est permis de constater que notre société, apparemment si huilée, si structurée, si contrôlée, fait de la plupart d'entre nous des citoyens bien domestiqués peu portés à la solidarité. Celle-ci se porte mieux dans les cadres mis sur pied pour l'exprimer. Dans certains discours politiques aussi. Encore que le terme lui-même n'apparaît plus du tout dans les tirades dominantes de droite. L'UDC préfère pourfendre² «les abus de la générosité». Les autres partis veulent bien une dose de solidarité, plus

45 ou moins grande selon leur couleur, mais sous l'égide du service public. Le sursaut individuel pour sortir quelqu'un de la panade³ est rarement salué.

Cela dit, la vieille dame se porte bien et ne fait pas tout un plat de ce mauvais jour.

Jacques Pilet, chronique, *L'Hebdo*, 04.02.2016

¹Autoflagellation: fait de se blâmer ou de se réprimander soi-même

²Pourfendre: lutter contre, pourchasser

³Panade: la misère

Le cinéma

- Mon avenir, c'est les livres, répondis-je. Pas votre film stupide.
- Oh, je vous en prie, cessez vos chansonnettes de révolutionnaire auxquelles plus personne ne croit. Le livre, c'est le passé, mon pauvre Markus¹.
- Oh, Roy, comment pouvez-vous dire ça?
- 5 - Allons, ne soyez pas triste, mon petit Goldman. Dans vingt ans les gens ne liront plus. C'est comme ça. Ils seront trop occupés à faire les zozos sur leurs téléphones portables. Vous savez, Goldman, l'édition c'est fini. Les enfants de vos enfants regarderont les livres avec la même curiosité que nous regardons les hiéroglyphes des pharaons. Ils vous diront: "Grand-père, à quoi servaient les livres?" et vous leur répondrez: "À rêver. Ou à couper des arbres, je ne sais plus." À
- 10 ce moment-là, il sera trop tard pour se réveiller: la débilité de l'humanité aura atteint son seuil critique et nous nous entretuerons à cause de notre bêtise congénitale (ce qui d'ailleurs est déjà plus ou moins le cas). L'avenir n'est plus dans les livres, Goldman.
- Ah bon? Et où se trouve notre avenir, Roy?
- Dans le cinéma, Goldman, le voilà l'avenir! Désormais les gens veulent de l'image! Les gens ne
- 15 veulent plus réfléchir, ils veulent être guidés! Ils sont asservis du matin au soir, et quand ils rentrent chez eux, ils sont perdus: leur maître et patron, cette main bienfaitrice qui les nourrit, n'est plus là pour les battre et les conduire. Heureusement, il y a la télévision. L'homme l'allume, se prosterne, et lui remet son destin. Que dois-je manger, Maître? demande-t-il à la télévision. Des lasagnes surgelées! lui ordonne la publicité. Et le voilà qui se précipite pour mettre au micro-ondes son petit
- 20 plat dégoûtant. Puis, le voilà qui revient à genoux et demande encore: Et, Maître, que dois-je boire? Du Coca ultra-sucré! hurle la télévision, agacée. Et elle ordonne encore: Bouffe, cochon, bouffe! Que tes chairs deviennent grasses et molles. Et l'homme obéit. Et l'homme se goinfre. Puis, après l'heure du repas, la télé se fâche et change ses publicités: Tu es trop gros! Tu es trop laid! Va vite faire de la gymnastique! Sois beau! Et il vous faut acheter des électrodes qui vous
- 25 sculptent, des crèmes qui font gonfler vos muscles pendant que vous dormez, des pilules magiques qui font à votre place toute cette gymnastique que vous n'avez plus du tout envie de faire parce que vous digérez votre pizza! Ainsi va le cycle de la vie, Goldman. L'homme est faible. Par instinct grégaire², il aime s'entasser dans les salles sombres qu'on appelle cinémas. Et bam! On vous envoie la pub, le pop-corn, la musique, les magazines gratuits, avec des bandes-annonces
- 30 qui précèdent votre film et qui vous disent: "Pauvre cloche, tu t'es trompé de film, va voir plutôt celui-là, il est beaucoup mieux!" Oui, mais voilà: vous avez payé votre place, vous êtes coincé! Donc vous devrez revenir voir cet autre film dont une autre bande-annonce vous indiquera que vous n'êtes une fois de plus qu'un pauvre benêt, et, malheureux et déprimé, vous irez engloutir des sodas et des glaces au chocolat vendus hors de prix pendant l'entracte pour oublier votre condition
- 35 misérable. Il n'y aura peut-être plus que vous, et une poignée de résistants, entassés dans la dernière librairie du pays, mais vous ne pourrez pas lutter indéfiniment: le peuple des zombies et des esclaves finira par gagner.
- Je me laissai tomber dans un fauteuil, dépité.

Joël Dicker, *Le Livre des Baltimore*, roman, 2015

¹ Markus Goldman : personnage principal du roman, écrivain à succès

² Grégaire : conformiste, docile.

Honesto

- Il faut dire qu'elle traitait les autres employés avec une rudesse proportionnelle à leur nationalité. Avec moi, dont les parents, grands-parents et arrière-grands-parents venaient du Cotentin, elle restait polie. Mais elle rabrouait Aïcha, qui représentait le triple handicap d'être marocaine, jeune et gentille. Quant à Honesto, il récoltait son plus profond mépris pour la pure et simple raison qu'il était philippin.
- 5 - Il n'y a pas plus empoté, moins minutieux, plus bouseux que ces gens-là, estimait-elle. Depuis qu'ils ont déferlé sur le marché de la domesticité internationale, les Philippines occupent le poste de dernière roue du carrosse. En Asie, il n'est pas rare que leurs patrons leur confisquent leurs papiers et les fassent coucher par terre. Dans les pays arabes, quand ils ont de la chance, ils sont rémunérés. En Europe, ils forment le sous-prolétariat souriant des maisons prestigieuses. C'est
- 10 mieux. Les femmes ont, pour la plupart, quitté leurs propres enfants pour choyer ceux des riches, qui vantent leurs qualités de douceur et de soumission. "Propre comme une Polonaise, tendre comme une Philippine" est le credo de nombreuses patronnes, lesquelles apprécient que leur nounou soit catholique comme elles, en beaucoup plus foncée (pas de risque de confusion). Les hommes philippins, eux, ne sont jamais majordomes, ni cuisiniers, ni même jardiniers. Ils besognent les
- 15 basses œuvres, le ménage, ils sont bons à tout faire donc bons à rien aux yeux de bien des employés de maison qui les critiquent à longueur de journée, de peur qu'un jour ils prennent leur place. Dans ma corporation, mais il semble que cela soit un mal assez répandu, il faut toujours un immigré de fraîche date à écraser pour se sentir supérieur. Chez les Cordier, Honesto jouait ce rôle.
- 20 Gisèle, qui était quasiment française puisqu'elle était portugaise, lui parlait avec le dédain du comte d'Artois face au tiers état¹.
- Faut vider le garage. Le GA-RA-GE. T'as compris?
- Oui Madame Gisèle.
- Honesto, c'est comme ça qu'on nettoie sur ton île? Y a du gras encore. Elle lui jetait la serpillère sur les bras.
- 25 - Tout de suite, Madame Gisèle. Honesto parlait parfaitement le français et il était sympathique. Pour échapper aux tracasseries de Gisèle et aux grandes oreilles de notre patronne, nous bavardions régulièrement dans le local technique.
- Votre pays vous manque, Honesto?
- 30 - Tous les jours. C'est une maladie incurable chez moi. Dans le quartier où il était né, Honesto était un demi-dieu. Plus de 80% de son salaire transitait par Western Union et onze personnes comptaient dessus à Manille. Grâce à cet argent voyageur, son frère avait ouvert une grosse épicerie, la photo d'Honesto trônait sur le comptoir. Ses enfants étudiaient dans une bonne école privée. Ils posaient en uniforme sur le fond d'écran de son téléphone
- 35 portable, enlacés par leur jolie maman, et tandis qu'Honesto me les montrait, je me demandai quand les hommes avaient cessé de me regarder, moi.
- Ma femme va bientôt venir me rejoindre à Paris pour soigner son cancer. Là-bas ce n'est pas comme ici, le système de santé est à l'agonie... Tous les bons médecins émigrent.
- Qu'est-ce que vous faisiez comme métier aux Philippines, Honesto?
- 40 - Cardiologue.

Véronique Mougín, *Pour vous servir*, roman, 2016

¹Tiers état : ensemble des personnes qui n'appartenaient ni au clergé ni à la noblesse

Le bien-être au travail, une arnaque ? Réponse : oui

Oui, c'est même l'arnaque du nouveau siècle ! Les approches et les techniques du bien-être au travail risquent de produire l'effet inverse de ce qu'elles se proposent d'apporter. Depuis que nous parlons de bonheur au travail, la souffrance et le burn out n'ont jamais été autant au rendez-vous. Pourquoi ? Parce que les responsables des finances commandent, parce que les organisations sont traversées par des défibrillations¹ d'organigrammes incessantes, parce que la gestion du changement est une réponse privilégiée face à des prévisions économiques incertaines. Dans les organisations, les métiers sont dévalorisés au profit d'une superposition de managers qui, eux seuls, auraient un vrai métier ! Ils induisent des modifications, à l'aide de coaches improbables, pour faire exister leur pouvoir. Ainsi leurs subordonnés reçoivent-ils des missions interchangeable avec l'injonction de ne pas résister au changement. Ces managers sont, parfois, victimes de ce qu'ils véhiculent.

Pour faire passer la pilule, les techniques de bien-être sont appelées à combattre le mal-être induit par l'absence de considération des personnes au travail. Il faut palier au défaut d'écoute des chefs, par des espaces et des temps dédiés au renforcement de soi pour mieux nager dans les nouveaux courants. Aussi, le bien-être au travail constitue le dernier déguisement insidieux d'une nouvelle forme de pouvoir, faussement humaniste.

De fait, ce courant pseudo-humaniste est très puissant. Le développement personnel (donc pas très solidaire a priori), fait des ravages juteux dans le monde des magazines et des sites dédiés. Régime et méditation pour notre corps et notre cœur qui eux sont au service de notre cerveau siphonné par les employeurs. Tourne dans nos têtes notre vocation à atteindre le bonheur. Y compris, et surtout au travail, qui, de par l'importance qu'on lui donne, est la métaphore de la réussite de notre vie.

Le travail et le bien-être sont des pôles en tension et non pas en fusion. Il y a un curseur entre bien-être et mal-être au travail. Il se situe dans la simple prise en compte que le travail n'a pas pour vocation de forger le bonheur des individus comme il n'a pas vocation de les détruire aussi. Cet entre-deux, entre bien et mal-être, est un lieu d'hygiène et d'humour pour éviter les pièges de la toxicité potentielle du management et de l'hyper tonicité du souci de bien-être.

Le bien-être au travail est délétère² parce qu'il met trop haut la barre des attentes individuelles. Si l'on me fait miroiter l'atteinte aisée d'une montagne de 4000 mètres d'altitude, lorsque je reste croché à 3'000 mètres, même si c'est déjà bien, je constate qu'il manque 1'000 mètres. Le référentiel posé est créateur de frustration. Le bien-être au travail est donc un stupéfiant qui induit du manque.

Et puis, il faut regarder la réalité droit dans les yeux : le travail réclame de la tension, de l'attention, de l'énergie, de la peine, de l'effort et de la concentration. Bien sûr, nous avons fait du chemin entre le travail comme punition, à la sortie du paradis terrestre du bien-être, et sa signification étymologique : tripalium : (trépied) instrument d'entrave pour animaux et esclaves, mais de là à prôner du bien-être, il y a une mise en abîme dans lequel il ne faut pas se précipiter. Le travail, comme le dit le commun des mortels : « il faut y aller, il faut s'y mettre ! » Il y a une saine tension, certes jouissive par moments, d'être contraints à devoir se bagarrer avec une réalité, faite de personnes et de structures, qui nous résiste.

La méditation, puisque c'est la panacée³ du bien-être, contrairement à l'évasion heureuse qu'elle devrait produire, c'est aller au milieu (médi) du champ de bataille et faire une statio (s'arrêter en silence) pour mieux affronter la bagarre. La bagarre de la vie au travail ! Le bien-être ? Une arnaque potentielle. Oser se confronter à la dureté du monde du travail, une vérité.

Maxime Morand, *Le Temps*, 30 juin 2016

¹Défibrillation : geste médical consistant à faire passer de manière brève un courant électrique dans le cœur afin de rétablir un rythme cardiaque normal

²Délétère : toxique, néfaste

³Panacée : remède qui vaincrait tous les maux

Une loque à trois cents balles

- Elle est venue s'asseoir en face de moi dans le train. Dix-huit, vingt ans, cheveux méchés, des bagues plein les doigts, sac Michaël Kors. Des bottines noires, un blouson de cuir visiblement de bonne qualité. A peine assise, elle a bien entendu dégainé son smartphone. Juste une gamine à la mode, pas vilaine, habillée de vêtements et d'accessoires coûteux. Rien à dire... Sauf un détail (mais
- 5 c'est là que loge le diable, comme chacun sait), son jeans. Mais était-ce encore un pantalon, ce haillon soigneusement troué, effiloché, ne laissant, au niveau des genoux et du haut des cuisses, apparaître que la trame, elle-même dûment usée, prête à craquer ? Une loque, certes, mais une loque à trois cents balles, bien entendu.
- Et, brusquement, j'ai eu une bouffée d'indignation. J'ai repensé à mon blog précédent où je
- 10 m'interrogeais sur la signification des signes et des codes à propos du voile islamique. J'avais devant moi une sorte d'exemple inversé, mais tout aussi parlant.
- J'avais envie de demander à cette jeune fille ce qu'elle voulait dire en arborant cette coûteuse guenille, entre des bottines à cinq cents francs et un blouson qui en coûtait sûrement plus du double. Et elle aurait sans doute été bien étonnée si je lui avais dit que je trouvais cette mode profondément
- 15 obscène.
- Oui, obscène, et je pèse mes mots. Pas à cause des bouts de peau qui dépassent, parfois boudinés par les fils de trame. Cela me réjouirait plutôt, parce qu'en plus c'est moche et c'est bien fait pour elle. Non, ce qui est insupportable, c'est le détournement ironique du signe. Quand on pense au soin que les pauvres gens mettent (mettaient ?) à se vêtir décemment, quand on pense aux pantalons vingt
- 20 fois raccommodés, rapiécés, aux vestes retournées, aux pulls détricotés pour réutiliser la laine, on ne peut qu'être pris de colère devant ce snobisme imbécile qui singe la pauvreté.
- Et quand on sait que ces pantalons ridicules sont fabriqués au Bangladesh ou en Chine par des ouvriers quasi esclaves, les poumons attaqués par les produits utilisés pour imiter l'usure de la misère, alors, oui, c'est le mot obscène qui vient à l'esprit.
- 25 Mais il faut bien entendu dépasser la déploration et même l'indignation, pour se demander de quoi cette mode des jeans en lambeaux est-elle le signe ? Pourquoi ces vêtements chers qui *font semblant* d'être récupérés dans la poubelle ?
- La jeune fille qui les porte croit sans doute afficher sa décontraction, son anticonformisme, son côté cool, « j'ai un mois de salaire d'ouvrière sur le dos, mais je ne suis pas dupe, ça me fait marrer... »
- 30 Là encore il y a malentendu. Les signes, comme les faits dont parlait Lénine, sont têtus. Et ce que disent ces malheureux haillons hors de prix c'est, outre le caractère moutonnier de celui qui les porte, le mépris pour la vraie misère et le cynisme d'une mode qui détourne les signes, comme pour s'en moquer. Second degré, me dira-t-on. Peut-être, mais, je suis de ceux qui pensent qu'on ne peut pas rire de tout, et, en l'occurrence, ce cynisme-là ne me fait pas rire.
- 35 Et bien sûr, pas plus la malheureuse emballée dans son voile islamique que la gamine boudinée dans sa loque griffée ne comprennent la signification des signes qu'elles arborent. Et c'est un vrai problème.

Sylviane Roche, *L'Hebdo*, 29.10.2015

Le travail, c'est la santé

- Et l'on s'étonne après que les Suisses traînent comme une casserole la réputation de ne penser qu'à l'argent... L'Office fédéral de la statistique a pondu la semaine dernière une des statistiques dont il a le secret: 8,7 milliards d'heures de travail non rémunéré auraient été accomplies en Suisse en 2013, soit un nombre d'heures supérieur de 14% à celui consacré au travail rémunéré. Conséquence, toujours selon l'Office de la statistique: un apport – fictif – à l'économie suisse de 401 milliards de francs. Ce qui permet aux éditorialistes de tout le pays de gloser¹ sur ces «milliards d'impayés», de dénoncer cette «gigantesque économie de l'ombre» qui donne une «image peu glorieuse de notre système économique».
- 10 Mais de quel travail non rémunéré parle donc notre office fédéral? La liste est longue: cuisine, nettoyage, repassage, courses, garde d'enfants, prise en charge des aînés, bricolage, devoirs avec les enfants, etc. Je résume: ce week-end, vous avez cuisiné avec amour un rôti pour vos vieux parents, donné le bain à vos enfants et fait du shopping avec votre femme. C'était un bon week-end, jusqu'au moment où vous avez appris que vous auriez dû être payé pour ce qui ressemblait à la vie, et rien d'autre.
- 15 Les chiffres confédéraux partent d'un présupposé limpide: tout travail mérite salaire. C'est le mot «travail» qui pose problème. Où commence, où s'arrête ledit travail? Un travail est-il une chose que l'on est obligé de faire? Une chose que quelqu'un d'autre pourrait faire à ma place? Une chose que je n'aime pas faire? L'Office de la statistique est victime d'un grave problème de méthodologie que personne n'a soulevé. Si ma voisine passe deux fois plus de temps à passer l'aspirateur que moi
- 20 pour le même nombre de mètres carrés, est-ce le signe que, chez elle, c'est plus sale? Qu'elle est plus lente et donc mériterait un salaire moindre? Ou qu'elle aime cette activité et fait durer le plaisir, sortant donc de la catégorie travail? Lorsque nos filles adolescentes vendraient père et mère pour deux heures de shopping le samedi, est-ce que cela s'appelle encore «faire les courses»? Lorsque, en revanche, faire une heure de jogging pour maigrir s'approche du supplice de Tantale², peut-on encore appeler cela loisir? Et si j'aime aller au travail le matin, est-ce que je mérite vraiment mon
- 25 salaire?
- Je n'aime pas vivre dans un pays qui, à «conter fleurette», préfère l'orthographe «compter fleurette» et pense que non seulement le travail compte, mais que seul le travail compte. Je n'aime pas vivre dans un pays où ce qui partout ailleurs passerait pour un bon gag de 1er avril passe ici pour parole
- 30 d'évangile. Je n'aime pas penser que tout se monnaie, et que ce qui se monnaie vaut plus que ce qui vit d'amour et d'eau fraîche.

Isabelle Falconnier, *Meapasculpa*, chronique, *L'Hebdo*, 26.2.2015

¹Gloser : commenter

²Supplice de Tantale : expression qui signifie l'impossibilité d'atteindre, malgré sa proximité, l'objet de ses désirs

Un monde surévalué

Les notes sont omniprésentes. Les systèmes d'évaluation touchent désormais toutes les activités économiques et humaines, à l'exemple des étoiles et des «like» qui fleurissent un peu partout.

Dès l'âge de sept ans, les connaissances et les compétences des écoliers vaudois sont jugés par des appréciations. Un système de lettres – LA, AA, A, PA, NA – censé épargner l'enfant du traumatisme de la note. Dans les faits, ces derniers comprennent très vite qu'un LA – pour largement atteint – ravira ses parents alors qu'un NA – pour objectif non atteint – les décevra.

Le système de lettres est tellement vite décodé par les jeunes écoliers que les notes prennent le relais dès l'âge de neuf ans, allant de 1 à 6, avec des demi-points. S'ensuit la même pression de la moyenne, avec un point d'orgue vers 12 ans où le 5 doit être atteint pour rejoindre une voie pré-gymnasiale.

Une fois sa scolarité ou ses études universitaires terminées, le jeune adulte est censé être libéré de ces systèmes de notations plus au moins traumatisantes. Et bien, non. Les chiffres sont désormais accompagnés d'étoiles, voire de «smileys». Plus personne n'y échappe. Après les restaurants, les hôtels, les livres ou les films, ce sont désormais les médecins, les garagistes, les coiffeurs, les taxis, les employeurs, les gares, les banques, les musées ou les professeurs qui sont notés sur Internet. Des applications permettent même d'attribuer un certain nombre d'étoiles à son conjoint ou ses amis. Décomplexés par le web, des boutons presseurs fleurissent au guichet pour donner son avis sur l'amabilité ou la rapidité d'exécution d'un employé.

Le client peut désormais, comme le faisait son institutrice, juger et commenter tout ce qui l'entoure, tout ce qu'il mange ou ce qu'il achète. Il peut même donner son avis sur les personnes qui le servent, le nourrissent ou le soignent. Aux Etats-Unis, la notation à tout va est entrée dans les mœurs. Dans une société de performance et de compétition, la tendance devrait certainement se poursuivre. Les internautes, formatés aux notes depuis leur plus tendre enfance, plébiscitent¹ d'ailleurs ces étoiles censées les éclairer. Les bons élèves du système, ceux qui se voient attribuer des commentaires élogieux, aimeraient même exporter leur réputation en ligne à d'autres plateformes. Quant aux mal notés, ils peuvent faire le choix de mieux travailler, d'ignorer leur réputation en ligne ou, pourquoi pas, tricher comme à l'école.

Or, ces systèmes de notation paralysent parfois nos choix, peuvent nuire à un commerçant ou porter aux nues un restaurant que l'on ne recommanderait pas même à notre pire ennemi. Si les notes et les « like » motivent certains, les stimulent et les poussent à la performance, ils peuvent aussi stresser les personnes qui n'ont, pour la plupart, jamais demandé à être notées. Et contrairement à un Guide Michelin, qui finira après une année au fond d'une bibliothèque, les étoiles sur Internet, parfois attribuées par des consommateurs en mal de pouvoir, par des concurrents malveillants ou par les amis de nos amis, resteront à jamais dans la galaxie du web.

Ghislaine Bloch, *Le Temps*, éditorial, 8.2.2016

¹Plébisciter : élire ou approuver à une forte majorité

Nos réfugiés

Les Péricand étaient en route depuis près d'une semaine : ils avaient joué de malheur. Ils étaient restés deux jours à Gien, retenus par une panne. Plus loin, l'auto dans cette confusion et dans cette presse inimaginable avait heurté la camionnette qui transportait les domestiques et les bagages. Cela se passait aux environs de Nevers. Heureusement pour les Péricand, il n'était pas un coin de province où il leur fût impossible de trouver quelque ami ou quelque parent, avec de grandes maisons, des beaux jardins et des armoires pleines. Un cousin de la branche des Maltête-Lyonnais les avait accueillis pendant quarante-huit heures. Mais la panique grandissait, se répandait d'une ville à l'autre comme une flamme. On répara l'auto tant bien que mal et les Péricand partirent. Le samedi, à midi, il fut malheureusement certain que la voiture ne pourrait aller plus loin sans être examinée et arrangée de nouveau. Les Péricand s'arrêtèrent dans une petite ville qui était un peu à l'écart de la route nationale et où ils espéraient trouver une chambre libre. Mais déjà les rues étaient encombrées de véhicules de toutes sortes ; l'air retentissait du grincement des freins surmenés ; la place devant le fleuve ressemblait à un campement de bohémiens ; des hommes harassés dormaient par terre, d'autres faisaient leur toilette sur la pelouse. Une jeune femme avait accroché un petit miroir à un tronc d'arbre et se fardait debout, peignait ses cheveux. Une autre lavait des langes à la fontaine. Les habitants étaient sortis sur le pas des portes et contemplaient ce spectacle avec une expression de profonde stupeur.

« Pauvres gens ! ce qu'il faut voir tout de même ! » disaient-ils avec pitié et un secret sentiment de satisfaction : ces réfugiés venaient de Paris, du Nord, de l'Est, de provinces vouées à l'invasion et à la guerre. Mais eux, ils étaient bien tranquilles, les jours passeraient, les soldats se battraient, cependant que le quincailler de la grand-rue et Mlle Dubois la mercière continueraient à vendre leurs casseroles et leurs rubans, à manger la soupe chaude dans la cuisine, à fermer le soir la petite barrière de bois qui séparait leur jardin du reste de l'univers.

Les voitures attendaient le jour pour s'approvisionner en essence. Déjà elle manquait. On demandait des nouvelles aux réfugiés. Ils ne savaient rien, Quelqu'un déclara que « l'on attendait les Allemands sur les monts de Morvan ». Ces paroles furent accueillies avec scepticisme.

« Voyons, ils ne sont pas venus si loin en 14 », dit le gros pharmacien en hochant la tête, et tous approuvèrent comme si le sang versé en 14 eût formé un mystique¹ barrage opposé à l'ennemi pour l'éternité.

D'autres voitures arrivaient, d'autres encore.

« Qu'ils ont l'air fatigués, qu'ils ont chaud ! » répétaient les gens mais aucun n'avait l'idée d'ouvrir sa porte, d'inviter chez lui un de ces malheureux, de le faire pénétrer dans un de ces petits paradis ombreux que l'on apercevait vaguement derrière la maison, un banc de bois sous une charmille, ses groseilliers et ses roses. Il y avait trop de réfugiés. Il y avait trop de figures lasses, livides, en sueur, trop d'enfants en pleurs, trop de bouches tremblantes qui demandaient : « Vous ne savez pas où on peut trouver une chambre ? un lit ? », « Vous ne pourriez pas nous indiquer un restaurant madame ? ». Cela décourageait la charité. Cette multitude misérable n'avait plus rien d'humain ; elle ressemblait à un troupeau en déroute : une singulière uniformité s'étendait sur eux. Leurs vêtements froissés, leurs visages ravagés, leurs voix enrouées, tout les rendait semblables. Tous, ils faisaient les mêmes gestes, ils prononçaient les mêmes mots. En sortant de la voiture, ils trébuchaient un peu comme pris de vin et ils portaient leurs mains à leur front, à leurs tempes douloureuses. Ils soupiraient : « Mon Dieu, quel voyage ! » Ils ricanaient : « Nous sommes beaux, hein ? » Ils disaient : « Il paraît que ça va mieux tout de même, là-bas », en montrant par-dessus l'épaule un point invisible.

Mme Péricand avait arrêté sa caravane dans un petit café près de la gare. On déballa un panier de provisions. On commanda de la bière. A une table voisine, un beau petit garçon très élégamment vêtu mais dont le manteau vert était tout chiffonné mangeait une tartine d'un air placide. Sur une chaise à côté de lui un bébé criait, couché dans un panier à linge. Mme Péricand, de son œil exercé, s'aperçut tout de suite que ces enfants étaient de bonne famille et que l'on pouvait leur parler.

Irène Nemirovsky, *Suite française*, roman, 1942, publication 2004

¹Mystique : sacré

²Placide: qui garde son calme, qui est doux, paisible, sans réaction violente

Au touriste inconnu

Un jour, en banlieue du Caire (histoire vraie): un taxi, qui ramène deux paysannes dans leur oasis, passe devant les pyramides de Gizeh. La première femme lève les yeux et demande «C'est quoi?» La seconde répond: «Rien, un truc qu'ils ont mis là pour les touristes.»

- 5 La sageuse populaire, comme chacun sait, est souvent la seule voix qui s'élève pour dire que le roi est nu. Ainsi, nous savons tous que la planète Terre est parsemée de soi-disant merveilles sécu- millénaires, en réalité fabriquées de toutes pièces pour inciter les gens à dépenser leurs sous en billets d'avion, hôtels et restos avec vue. Mais tous, nous faisons semblant de croire à la fiction de l'objet touristique. Parce que le tourisme est un pilier de notre prospérité. Nous payons de notre personne, nous sommes bien braves. Ou bien dociles.
- 10 Heureusement, il y a Tripadvisor. Sur le célèbre site où les touristes partagent leurs impressions, des audacieux dénoncent l'imposture. Le Daily Telegraph a recensé leurs cris de révolte face aux plus intouchables icônes du soi-disant patrimoine mondial. Je ne résiste pas au plaisir du partage. Les pyramides de Gizeh? «Il n'y a rien à y faire.» Tout comme «il n'y a rien à l'intérieur» du Colisée de Rome, notent finement deux ennemis de la vacuité¹. Le Musée du Louvre «n'a vraiment rien d'intéressant», le Machu Picchu «ne vaut pas l'effort», le Taj Mahal relève de la «plaisanterie» et la statue de la Liberté, eh bien «ce n'est qu'une statue», ajoutent ceux qui ne s'en laissent pas conter.
- 15 Mais «le piège à touristes par excellence», c'est le site néolithique de Stonehenge: «Une perte totale de temps, pire, une perte d'argent: c'est juste un tas de pierres!» relève un esprit lucide. Sa fureur n'a d'égale que celle des visiteurs de la Sagrada Familia, cette verrue dans la skyline de Barcelone: «Si vous aimez les Kardashian (si vous n'avez ni goût ni classe), vous aimerez probablement cette monstruosité.»
- 20 Voilà, c'est dit, il fallait oser. Je vous laisse face à votre conscience quant à la décision à prendre pour vos vacances d'automne. Non sans avoir rendu hommage à un courageux précurseur, rencontré sur le site de Delphes il y a plus de vingt ans. Déjà, il s'écriait: «Jamais vu des ruines aussi dégueulasses, c'est tout par terre!»
- 25 Quand je pense. Tout cet argent, toute cette poussière, toutes ces Birkenstock usées. Tout ça pour quoi? Il faudra un jour ériger une statue à l'héroïque persévérance du touriste inconnu.

Anna Lietti, *Staccato*, chronique, *L'Hebdo*, 15.9.2016

¹Vacuité : état de ce qui est vide

Sommes-nous plus libres que nos mères ?

La libération des mœurs est-elle une libération tout court ? Enquête.

« Bien sûr que nous sommes plus libres ! Nous avons grandi avec la pilule, le droit à l'avortement, il y a eu Mai 68, la libération sexuelle. » A la question « Sommes-nous plus libres que nos mères ? », les réponses positives fusent, comme d'évidence. Comparées aux baby-boomeuses nées après la Seconde Guerre mondiale, celles qui ont été mises au monde entre 1970 et 1985 feraient enfin fi des carcans¹ sociaux, religieux... » Quand ma mère était adolescente et qu'un garçon s'avançait vers son groupe de collégiennes, une bonne sœur leur disait : « Baissez les yeux, c'est le péché qui passe ! », explique Caroline, 43 ans. Moi, au même âge, je sortais avec des garçons et ma mère me laissait faire ce que je voulais ! » Pour Marie, 38 ans, sa génération s'est surtout émancipée des hommes : « Ma mère a quitté son père pour le mien, le seul homme qu'elle ait jamais aimé au sens biblique. Elle est restée avec lui parce que c'était comme ça, elle n'a jamais interrogé le modèle social qu'on lui imposait, pour finir par vivre un divorce assez amer. Moi, je ne m'impose pas de rester avec un homme si je suis malheureuse avec lui. Il me semble que notre champ des possibles est beaucoup plus vaste. »

Et que dire de nos droits ? Laurent Toulemon, directeur de recherche à l'Institut national d'études démographiques, s'amuse à rappeler comme on revient de loin : « Lors du débat sur la pilule, en 1967, les députés craignaient qu'avec la maîtrise de leur corps les femmes n'obéissent plus à leur mari ! Et ils avaient raison. Le débat a été très dur, mais ce fut une véritable prise de pouvoir pour les femmes. Elles ont ensuite obtenu le congé maternité, la garantie de retrouver leur emploi après la naissance d'un enfant, l'égalité salariale en droit. Autre changement capital : aujourd'hui, les violences envers les femmes ne sont pas tolérées par la société. Un policier ne renverrait plus en rigolant une femme battue chez elle. ». Notre corps nous appartient...

...Mais qu'en est-il de notre tête ? Celles-là même qui se réjouissent d'être nées après 1970 avouent tout de même ressentir une pointe d'amertume en se comparant à leurs aînées : « Je sais que je suis plus libre, reconnaît Caroline, mais curieusement, je me sens moins libre. Je suis moins insouciante. J'ai l'impression de m'investir beaucoup plus dans mon travail, dans l'éducation de mes enfants. Ma mère, elle, ne savait même pas faire cuire un œuf ! » Pour la sociologue Eva Illouz, auteure de « Pourquoi l'amour fait mal », nous sommes hélas un peu naïves. Car il y a les droits et il y a la liberté, la vraie. « Notre liberté est problématique, explique-t-elle, parce qu'elle n'est pas accompagnée d'égalité réelle. Et la liberté sans égalité, c'est très dangereux, car cela justifie le pouvoir de ceux qui l'ont déjà. On nous dit : « Vous êtes libres, de quoi vous plaignez-vous ? »

Mais la liberté moderne n'est pas une libération. C'est un réarrangement subtil entre la liberté et la contrainte. Et nous sommes peut-être plus contraintes aujourd'hui. » Vis-à-vis de nos enfants, d'abord : « Dans un contexte économique très difficile, les femmes doivent les préparer dès leur plus jeune âge à une concurrence mondiale, constate la sociologue. Alors que leurs mères n'avaient qu'à assurer qu'ils aient le patrimoine social et culturel de leur classe qui garantissait leur avenir. » Et vis-à-vis de leur travail : « Contrairement au modèle scandinave, où les femmes ont développé le travail partiel, explique Laurent Toulemon, on a estimé en France qu'un homme et une femme devaient travailler autant. A égalité pure. Alors qu'à la maison les hommes n'en font pas plus que leurs pères. Ils s'occupent parfois des enfants, mais jamais du ménage. Résultat, dès la mise en couple et surtout l'arrivée d'un enfant, les femmes ont d'énormes responsabilités. D'autant qu'aujourd'hui aucun foyer ne peut vivre sans un double salaire. » Or comment se sentir libre si on n'a pas l'espoir d'un lendemain heureux, le pouvoir de rêver, de penser l'avenir ? »

« Et que dire des contraintes sociales ? s'exclame Marie-Josèphe Bonnet, spécialiste de l'histoire des femmes, pionnière du MLF (mouvement de libération de la femme). Comparée à notre génération, la vôtre est d'un conformisme abyssal ! Le mariage homosexuel est symptomatique. Nous, la normalité nous oppressait. Moi, je m'étais promis de ne pas me marier et de mener la vie que je voulais. Ce choix serait très difficile aujourd'hui ! »

Florence Besson, *Elle*, juillet 2016

¹Carcan : ce qui entrave la liberté

Le salon de la femme

La journée internationale des droits de la voiture s'ouvre, alors que se tient à Genève l'une des plus importantes expositions de femmes du monde.

Chaque année, à l'occasion du 8 mars, une association de constructeurs automobiles organise une formidable exposition de femmes à Palexpo. Formes généreuses, cambrures marquées, cheveux

5 longs quasi généralisés, ce Salon de la femme 2012, qui s'ouvre en temps de crise, semble miser sur les valeurs sûres et consacre la féminité dans sa conception la plus classique.

Côté mise en scène, c'est la surenchère. Les constructeurs rivalisent d'imagination pour présenter les modèles de femmes qu'ils mettront sur le marché ces prochains mois. Plateformes tournantes, écrans géants et sonorisation fracassante, les femmes apparaissent en majesté dans des écrins

10 rutilants et high-tech.

Rendez-vous incontournable des amateurs de nénettes venus de la Suisse entière et des environs, le Salon de la femme n'en est pas moins un sujet de polémique récurrent. En effet, la femme étant un centre d'intérêt essentiellement masculin, la plupart des marques cherchent à attirer les regards en plaçant des voitures faire-valoir à côté de leurs objets sexuels. Les associations d'automobilistes

15 déplorent l'instrumentalisation de la voiture aux fins de commercialisation des femmes. Mais les clichés sont tenaces. Même si certaines marques cherchent à moderniser leur image en s'adressant aussi aux passionnés d'automobile, ces derniers ne manquent pas, chaque année, de dénoncer le rôle dégradant tenu par les voitures dans ce salon. Mais trêve de polémique, passons à la visite guidée.

Pour mieux apprécier le Salon de la femme, il faut comprendre que chaque stand présente trois types de créatures : la femme trophée, la femme attentionnée et la femme nettoiyante. Soit les trois fonctions les plus demandées aujourd'hui sur le marché.

La première est un produit de luxe. En général, la jambe est longue, le cheveu aussi, le décolleté généreux et la fesse moulée. Le tout accessoirisé au minimum avec des escarpins à talons, des

25 bottes ou des cuissardes, parfois avec des lunettes de soleil, ou encore, comme a pu l'observer chez la marque italienne Abarth, un sac à main géant de pimbêche et des bijoux bling-bling. Comme de bien entendu, le fond de teint est épais, rouge à lèvres et fards à paupières cohabitent en abondance, défiant courageusement les règles élémentaires du bon goût. Car ce n'est pas le naturel qui est recherché, mais bien l'hyperbole. Et la résistance aux flashes photographiques, aussi, puisque la

30 femme trophée a pour fonction principale de poser. Affichant le fameux regard un peu par en dessous, appuyé par la bouche en cul-de-poule qui fait la moue boudeuse, la femme trophée est le modèle le plus silencieux qui se trouve aujourd'hui sur le marché, bien qu'il soit le moins économique.

Relevons que de tels spécimens sont présents chez toutes les marques, mais sont particulièrement outrés chez les constructeurs italiens (Maserati, Alpha Romeo, Lancia, Lamborghini). Même si les

35 femmes trophées les plus spectaculaires (drapés dos nus, seins apparents sur le côté, dentelle noire) se trouvent là où on ne les attend pas, sur le stand Nissan.

Relevons l'effort d'innovation chez Seat, qui propose cette année, en exclusivité mondiale, un modèle hors catégorie : la femme qui ne sert à rien. Il y en a deux, posées sur des sortes de mono-échasses à bascule en forme de sucette géante, qui se balancent à trois mètres du sol en agitant les bras.

Rinny Gremaud, *Le Temps*, 7.3.2012

FRANÇAIS LANGUE STANDARD

TEXTE 15

La prière

- Par le petit garçon qui meurt près de sa mère
Tandis que des enfants s'amuse au parterre
Et par l'oiseau blessé qui ne sait pas comment
Son aile tout à coup s'ensanglante et descend
5 Par la soif et la faim et le délire ardent
Je vous salue, Marie
- Par les gosses battus, par l'ivrogne qui rentre
Par l'âne qui reçoit des coups de pied au ventre
Et par l'humiliation de l'innocent châtié¹
10 Par la vierge vendue qu'on a déshabillée
Par le fils dont la mère a été insultée
Je vous salue, Marie
- Par la vieille qui, trébuchant sous trop de poids
S'écrie: " Mon Dieu ! " par le malheureux dont les bras
15 Ne purent s'appuyer sur une amour humaine
Comme la Croix du Fils sur Simon de Cyrène²
Par le cheval tombé sous le chariot qu'il traîne
Je vous salue, Marie
- Par les quatre horizons qui crucifient le monde
20 Par tous ceux dont la chair se déchire ou succombe
Par ceux qui sont sans pieds, par ceux qui sont sans mains
Par le malade que l'on opère et qui geint
Et par le juste mis au rang des assassins
Je vous salue, Marie
- 25 Par la mère apprenant que son fils est guéri
Par l'oiseau rappelant l'oiseau tombé du nid
Par l'herbe qui a soif et recueille l'ondée
Par le baiser perdu par l'amour redonné
Et par le mendiant retrouvant sa monnaie
30 Je vous salue, Marie
- Par l'âne et par le bœuf, par l'ombre de la paille
Par la pauvre à qui l'on dit qu'elle s'en aille
Par les natiuités qui n'auront sur leurs tombes
Que les bouquets de givre aux ailes de colombe
35 Par la vertu qui lutte et celle qui succombe
Je vous salue, Marie

Francis Jammes, musique et interprétation : Georges Brassens, 1953

¹Châtié : punir sévèrement celui qui a commis une faute en vue de le rendre meilleur

²Simon de Cyrène : personnage biblique qui fut réquisitionné par les soldats romains pour porter la croix de Jésus alors qu'il était conduit au calvaire pour y être crucifié

A qui profite la vie ?

- L'allongement de l'espérance de vie, constante de l'histoire humaine depuis deux siècles, est évidemment une bonne nouvelle. Même très inégalitaire, il témoigne d'une réduction de la mortalité des nouveau-nés et des mères et permet à ceux dont la société a financé les soins et l'éducation de vivre assez longtemps pour produire les richesses nécessaires au financement des retraites des générations précédentes et de l'éducation des générations suivantes.
- 5 Cet allongement, qui va vraisemblablement se poursuivre, aura sur nos sociétés des impacts structurants dont on perçoit encore mal les contours.
- Cela entraînera d'abord un bouleversement du rapport à l'âge : alors qu'au XIXe siècle, une femme de 30 ans était considérée comme vieille et devait renoncer à toute relation sentimentale, il n'existe
- 10 plus aujourd'hui de limite temporelle à l'amour ; et il deviendra bientôt possible de vivre longtemps avec ses petits-enfants et même ses arrière-petits-enfants.
- Mais d'autres dimensions, plus incertaines, seront bientôt à prendre en compte: d'abord, il faudra travailler beaucoup plus longtemps pour financer une retraite devenue beaucoup plus longue. Ensuite, celui qui vivra ainsi plus longtemps consommera, pendant les années supplémentaires qui
- 15 lui seront accordées, ce qu'il aurait, en d'autres temps, légué à ses jeunes héritiers : l'allongement de l'espérance de vie fonctionnera donc, et fonctionne déjà, comme un impôt sur l'héritage, rendant plus difficile aux jeunes l'achat d'un appartement ou d'un fonds de commerce.
- Plus largement, pour la société dans son ensemble, l'allongement de l'espérance de vie obligera à
- 20 penser tout autrement le système de valeurs et l'organisation sociale.
- Politiquement, cela donnera un pouvoir quasi absolu aux plus âgés, qui seront les plus nombreux. Comme les vieux n'auront pas intérêt à l'inflation, la capacité d'emprunter sera réduite pour les jeunes. De même, comme les aînés ne souhaiteront pas abandonner leurs postes et privilèges, le nombre de places disponibles pour les plus jeunes sera réduit, ce qui les poussera soit vers la création d'entreprises, soit vers l'exil, soit vers le désespoir. Economiquement, cela poussera les
- 25 seniors à faire en sorte que les produits et services nouveaux satisfassent en priorité leurs besoins: santé, réorganisation des logements, des transports, des distractions...
- Militairement, cela réduira la capacité offensive des nations riches, où les habitants vivront le plus longtemps, car la propension à se sacrifier décroît avec la durée de vie restante ; ce qui conduira, conduit déjà, ces nations à ne faire la guerre qu'à distance, contre des combattants dont la vie
- 30 terrestre a, à leurs propres yeux, moins de valeur.
- Pour tirer le meilleur parti de cette évolution, il faudra radicalement bouleverser nos valeurs. Et d'abord admettre que l'adolescence va jusqu'à 30 ans et la jeunesse jusqu'à 40 ; qu'il est normal de travailler et d'avoir des enfants jusqu'à 70 ans et de vivre une retraite active jusqu'à au moins 90 ans. On est loin d'être préparé pour cela. Si on ne le fait pas, se déclencherà un conflit entre ceux qui se
- 35 seront ainsi confortablement installés au pouvoir pour un nouveau demi-siècle, et les autres, qui n'auront accès à rien ; ceux-là viendront de nos beaux quartiers, de nos banlieues et du Sahel, renverser ce monde de vieux, pathétiquement autoproclamés jeunes à vie.

i@attali.com, blog de Jacques Attali, 7.3.2016

Le prix du lumbago

- Le TGV entrain en gare de Lausanne. J'avais neuf minutes pour attraper ma correspondance, alors je m'étais levée un peu avant pour sortir ma valise, enfouie sous plusieurs bagages que je devais dégager. La dernière pesait des tonnes. J'essayais en vain de la bouger. Sur le siège à côté un homme, quarante-cinq pas très frais, blouson et catogan, un peu comme le fameux beauf immortalisé par Cabu.
- 5 Finalement, j'ai tout de même réussi à bouger l'énorme machin et à extraire ma pauvre petite valise, au prix d'un mal de dos que je sens encore.
- J'ai soupiré. Nos regards se sont croisés et il a dit : « Ah ça oui, quand on voyage, il faut mieux avoir des biscottos » (des biscottos !! Des siècles que je n'avais pas entendu ce mot). Le souffle court, mais la parole prompte j'ai répliqué : « Ou alors rencontrer des hommes bien élevés ! » Et puis j'ai poussé ma
- 10 valise, et je suis descendue en vitesse pour attraper ma correspondance. Dommage, j'aurais bien aimé voir sa tête.
- Et depuis, je repense à cette scène et à ma réponse. Est-ce que cela ne repose pas tout le problème de l'ambiguïté des rapports entre les hommes et les femmes ? Les derniers événements en France autour du vice-président de l'Assemblée Nationale Denis Baupin, député vert (toujours vert, a-t-on envie d'ajouter)
- 15 aux mains baladeuses et aux SMS salaces, et toutes les révélations qui ont suivi sur les mœurs du monde politique ont ravivé cette question. Qu'est-ce, aujourd'hui que la galanterie ? Peut-on à la fois revendiquer l'égalité et des égards particuliers ? Où s'arrêtent la drague gentille et le marivaudage, et où commencent le harcèlement et la grossièreté ? Cet homme dans le train que j'ai traité de mal élevé, il avait peut-être mal dans le dos, une côte cassée ? Ou peut-être s'était-il déjà fait remettre à sa place alors qu'il proposait
- 20 son aide à une virago¹ du féminisme intégriste ?
- On a parlé, à propos justement de cette « affaire Baupin », du fameux marivaudage à la française, ce rapport particulier fait de séduction réciproque, d'humour et de galanterie, qui serait si mal compris à l'étranger et en particulier des Anglo-Saxons.
- Il est vrai que la première fois que j'ai pris une porte dans la figure, c'était peu après mon arrivée aux
- 25 Etats-Unis. J'entrais sans me méfier derrière un type dans un magasin, habituée que j'étais à ce qu'on me tienne la porte, et bang ! je l'ai reçue dans la gueule, alors que le goujat (que je ne pouvais même pas insulter vu mon niveau d'anglais) continuait sans se retourner. Il faut dire qu'on était en pleine effervescence du « women's lib » et qu'une galanterie un peu trop appuyée (ou même pas) exposait son auteur à des accusations de « male chauvinisme » désagréables.
- 30 Cet apprentissage a continué à mon arrivée en Suisse et j'ai découvert un monde où on ne vous siffle pas dans la rue, où on ne vous jette pas en passant un petit compliment souvent poétique (l'espagnol a un mot pour cela, le *piropo*), mais où on fait 50/50 pour l'addition et où on ne vous aide pas non plus à porter votre valise... Maintenant, je ne sais plus ce que je préfère. La galanterie suppose que les femmes sont des êtres faibles qu'il faut défendre et qui méritent des soins particuliers. Le marivaudage suppose que les
- 35 femmes sont toujours sur le mode séduction, que les rapports homme/femme sont toujours sexualisés. Et, quand les hommes manquent de finesse et de feeling (c'est-à-dire fréquemment), cela se transforme en main au panier style DSK ou Baupin. On s'est tout de même pas mal battues là contre. Mais dans un monde en transformation accélérée comme le nôtre, les codes aussi se transforment, et il est parfois difficile de les suivre.
- 40 Certaines pratiques « galantes » sont totalement obsolètes. Je pense par exemple à la carte sans prix que certains restaurants chics s'obstinent encore à donner aux femmes alors que ce sont souvent elles qui invitent. Certaines habitudes d' « hommage », comme les remarques « admiratives » ou les sifflements dans la rue sont devenues absolument inacceptables.
- Mais tous les bouleversements sociaux n'empêcheront pas les hommes de peser en moyenne 20 kg de plus que leur compagne et d'avoir davantage de « biscottos » pour parler comme mon goujat du train.
- 45 Alors là, il ne s'agit pas de « galanterie » mais juste de politesse, comme, par exemple, lorsque dernièrement j'ai aidé un très vieux monsieur à descendre du train.
- Dans ce domaine aussi, on a eu tendance à jeter le bébé avec l'eau du bain. A confondre la simple gentillesse ou même le plaisir de plaire et qu'on vous plaise, avec le machisme et la goujaterie.
- 50 Résultat, les Baupin et les DSK ne font plus la différence, et les femmes supportent leur lumbago comme signe indiscutable de leur libération...

Sylviane Roche, *Bonjour le code (social)*, blog, *L'Hebdo*, 29.5.2016

¹Virago : femme d'allure masculine, autoritaire et criarde

Sois bien, et tais-toi

Régime sans gluten, coachs sportifs et méditation en pleine conscience... La société nous pousse à prendre soin de notre santé. A outrance? C'est ce que pensent deux chercheurs dans un ouvrage brillant intitulé *Le Syndrome du bien-être*.

5 Un beau matin, Carl Cederström allume tranquillement sa cigarette en attendant le bus. Assise sur un banc voisin, son petit chien tenu en laisse, une dame l'apostrophe en lui reprochant d'intoxiquer son animal de compagnie avec sa fumée. Pour le chercheur suédois, enseignant à la Stockholm Business School et spécialisé dans l'étude du contrôle social et de la souffrance au travail, c'en est trop. Ses voisins sont antibac, ses amis désertent l'heure de l'apéro pour aller au fitness et ses collègues mangent sans gluten tout en méditant... Au secours!

10 Avec son confrère André Spicer, professeur à la prestigieuse Cass Business School, à Londres, il s'interroge alors sur ce qu'il estime être un «culte du bien-être» (wellness). Le résultat de leur réflexion, paru l'année dernière en anglais, vient de sortir en français aux Editions L'échappée, au sein de la collection «Pour en finir avec», qui «développe des analyses radicales», comme la définit l'éditeur. Son titre? *Le Syndrome du bien-être*.

15 L'ouvrage part d'un constat quelque peu commun: notre société a érigé la santé au rang de valeur primordiale. Il vaudrait mieux arrêter de fumer, diminuer sa consommation d'alcool, manger cinq fruits et légumes par jour, éviter les graisses et cuisiner des aliments sains riches en vitamines. Il faut aussi faire du sport, car c'est bon pour la forme, pour l'équilibre et contre le stress. L'image d'une personne saine et mince qui fait son jogging tous les matins est érigée en modèle, et tous ceux qui n'atteindraient pas cet idéal, notamment les obèses, sont soupçonnés de manquer d'hygiène, d'être paresseux, voire incapables de se prendre en main.

20 Si, en soi, être en forme et bien dans son corps est un objectif louable, les deux auteurs montrent que la tendance a dégénéré en une forme d'injonction morale dont il devient très difficile de se libérer. Aux Etats-Unis, une douzaine d'universités font désormais signer à leurs étudiants des «contrats de bien-être», dans lesquels ils s'engagent à avoir une hygiène de vie impeccable. Rassurant pour leurs parents, sans aucun doute. Mais dommage pour ces jeunes gens muselés, car ce sont bien les erreurs qui forment la jeunesse, rappelle Carl Cederström. Jean-Paul Sartre aurait-il pensé l'existentialisme en sirotant du thé vert et des biscuits bios?

25 Ces anecdotes peuvent prêter à sourire. Les deux chercheurs grossissent d'ailleurs le trait en listant le marché très lucratif du bien-être – et souvent «bidon». Il y a ces directeurs des ressources humaines qui se renomment «directeurs du bonheur». Il y a ces coachs de vie qui aident leurs clients à mieux se connaître en caressant des chevaux. Il y a cette consultante star, Martha Beck, auteure du programme «Escape from the man cage», qui lâche les cadres déprimés dans le désert ou la jungle... Mais apprendre à faire un feu ou traquer les bêtes sauvages a un coût non négligeable, qui s'élève parfois à près de 30 10 000 dollars!

35 Le monde de l'entreprise est particulièrement touché par cette mode. Tout en poussant les salariés à travailler le plus possible, dans des conditions de plus en plus précaires, les firmes leur proposent des séances de méditation en pleine conscience afin de se détendre, ou leur installent des tapis de course au bureau, pour pianoter sur l'écran tout en perdant des calories. Cette tendance gagne depuis plusieurs 40 années les bords du Léman, où les multinationales encouragent leurs salariés à manger des légumes et pratiquer régulièrement du sport.

Une hypocrisie totale, expliquent Carl Cederström et André Spicer, qui n'hésitent pas à en référer à Orwell pour décrire ce monde où l'homme doit être le plus performant possible, tout en gardant le sourire. Pour 45 une raison simple: «Un travailleur heureux est un travailleur plus productif!» En Angleterre, l'entreprise suédoise de poids lourds Scania surveille les constantes vitales de ses employés 24h/24. Ceux-ci sont pénalisés s'ils ne font pas assez d'exercice et si leur système cardiovasculaire est un peu à la traîne. (...)

Loin d'être un livre léger, *Le Syndrome du bien-être* dresse au fil des pages un constat glaçant. Mis sous 50 pression, l'individu se sent coupable s'il ne parvient pas à dompter son corps. Pour les deux chercheurs, le culte de la santé tient de l'ultralibéralisme: l'homme est seul responsable de son état – sous-entendu de ses performances. S'il échoue à mincir, à courir, à se muscler et à faire du yoga, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. (...)

Marie Maurisse, *Le Temps*, 23.4.2016

Nos enfants vivront mieux que nous

- Il n'est pas de lieu commun en ce moment, mieux enraciné dans la jeunesse occidentale, de l'Europe aux Etats-Unis, que d'envisager un avenir moins radieux que celui de leurs parents. J'entends cela, entre autres, de nos quatre filles comme si pour nous les parents tout fut facile et qu'elles ne bénéficieront jamais d'une ascension économique et sociale comparable à la nôtre. Ce pessimisme qui me paraît
- 5 absolument sans fondement, est entretenu par les médias et les acteurs politiques. La campagne de Trump est, à cet égard, significative : il propose de restaurer l'Amérique « d'avant ». « Avant » tout était-il mieux ?
- Chez mes parents dans la banlieue parisienne dans les années 1940, 1950, nous n'avions pas de
- 10 chauffage central, pas de télévision, pas de téléphone, pas d'automobile. Si nous étions malades, la médecine était balbutiante, peu rigoureuse et la quasi-totalité des médicaments d'aujourd'hui n'existaient pas. L'espérance de vie était de l'ordre de 65 ans contre 90 ans aujourd'hui. Ma génération il est vrai aura vécu des progrès inespérés, passant en trente ans du Moyen Age à l'ère postmoderne : à juste titre, nous étions optimistes. Ceux qui ont vingt ans aujourd'hui, pessimistes, pour la plupart, sont moroses en société et le plus souvent désengagés de la politique, considérant qu'elle n'est d'aucun effet sur leur devenir.
- 15 Ceux qui militent encore adhèrent fréquemment à des idéologies passéistes, le nationalisme tribal ou le marxisme repeint en Vert. La mode dominante dans la jeunesse occidentale est donc au repli sur la vie privée, ce que facilitent les réseaux sociaux du type Facebook, devenu le loisir dominant des jeunes. Le plus surprenant dans ce nouvel air du temps, Zeitgeist, est le contraste entre le progrès réel, ininterrompu, et la dénégation de ce progrès. Il est assuré que l'espérance de vie, en bonne santé,
- 20 continuera à s'allonger, que la génération montante aura accès à des choix de vie grandissants dans son mode de vie, travail et loisir. Sa perturbation psychologique, collective, vient peut-être de ce que le progrès n'est plus linéaire : regarder vers le passé ne permet plus d'envisager l'avenir.
- Exemple : il y a cinquante ans, les automobiles étaient fragiles, bruyantes, polluantes ; elles sont
- 25 devenues sûres, incassables, et propres. Le progrès des transports a été linéaire. Mais comment nous déplacerons-nous dans vingt ans ? Du progrès linéaire, nous entrons dans une nouvelle ère faite de ruptures. Les automobiles n'auront plus besoin de chauffeurs, c'est certain, mais qu'est-ce qui les remplacera ? C'est imprévisible. Probablement nous ne consulterons plus de médecin car nous serons équipés de senseurs en temps réel gérés par la télémédecine. Le travail salarié ? A heures fixes, en un lieu donné, il deviendra rare ; il sera remplacé par des micro-occupations à la demande dont
- 30 « l'Ubérisation » de l'économie est le tout premier pas. La plupart des activités seront robotisées à l'exception de l'aide à la personne, de la recherche fondamentale et de la création artistique. L'enseignement se fera à distance, les opéras seront remplacés par des hologrammes, etc. A quoi s'ajoutera tout ce que l'on n'imagine pas.
- Ces révolutions sont fortement probables, parce qu'en laboratoire on trouve ce que l'on cherche ; elles
- 35 perturberont les modes de vie en société et les formes actuelles de la solidarité. Or, l'âme humaine n'est pas faite pour vivre isolément, ne communiquer qu'avec des machines et ne pas communier autour de passions collectives, qu'elles soient religieuses, idéologiques, sportives, ludiques... Ne devrait-on pas dans le débat public, s'interroger sur ce futur-là plutôt que de désertier la discussion ou d'ânonner des slogans périmés autour d'enjeux moisis ?
- 40 Autre exemple : en politique on se querelle autour d'un Droit du travail qui fut conçu pour des ouvriers salariés en usines alors que les ouvriers, les salariés et les usines vont disparaître. Il n'empêche que des formes collectives de solidarité et de protection des droits resteront indispensables, mais on ne pourra plus les organiser autour de la société d'hier : c'est la société de demain qu'il faut penser.
- Pour en revenir à l'interrogation initiale, nos enfants vivront-ils mieux que nous ? Il faut s'interroger sur ce
- 45 que « mieux » signifie : matériellement, la réponse sera positive. Socialement, spirituellement ? On ne le sait pas mais si j'avais vingt ans, je serais stimulé par cette plongée dans l'inconnu et la réflexion futuriste qu'elle devrait susciter. Ma génération a vécu des progrès mirifiques ; mes enfants en vivront plus encore. Il leur appartiendra d'en faire bon usage ; il est temps qu'ils y réfléchissent plutôt que de se morfondre ou « s'indigner ».

Guy Sorman, *Le futur c'est tout de suite*, blog, *L'Hebdo*, 20.5.2016

Prendre des vacances de soi? La tentation du siècle

- Tout quitter, se déconnecter des contraintes et des autres, disparaître de soi... Ce fantasme de fuite titille de plus en plus d'esprits fatigués par les exigences de maîtrise, de performance et d'affirmation de soi qu'impose la société. Pour le sociologue David Le Breton, il s'agit même de l'une des tentations les plus vives actuellement. Le spécialiste de l'anthropologie du corps et des conduites à
- 5 risque donne un nom à ce désir de vacances de soi-même: la blancheur. Curieux concept que cette «blancheur» dont parle David Le Breton. L'expression évoque à la fois la page immaculée, l'absence de couleurs, la surface inoccupée. Un mal qui prend racine dans la complexité des sociétés actuelles. «La contrainte de répondre sans cesse à des responsabilités, qu'elles soient familiales ou professionnelles, pèse de plus en plus. Il faut être performant, réussir,
- 10 s'exposer sur les réseaux sociaux... Il devient difficile, douloureux, d'exister. Chacun aspire à un moment de suspension. Ce que je nomme blancheur, c'est cette volonté ou tentation de se défaire des contraintes de l'identité», précise le chercheur. Un besoin de retraite de soi-même qui s'avère si répandu que David Le Breton avoue ne jamais avoir à l'expliquer bien longtemps à ses interlocuteurs.
- 15 Face à la pénibilité d'être soi, les individus n'ont pas tous la même réponse. Certains optent pour la résistance douce et vont se contenter de cours de yoga, de peinture ou de crapahuter en forêt. «C'est ce qui explique en partie le succès phénoménal de la marche aujourd'hui. On redevient anonyme sur les sentiers; les réseaux, souvent, ne fonctionnent pas; il n'y a personne pour nous interrompre. C'est une manière heureuse d'échapper à la pression.»
- 20 D'autres préféreront se défaire de leur éprouvante identité à travers des conduites dites «à risque», comme l'alcoolisation, la toxicomanie, l'addiction au Net ou les problèmes alimentaires. En première ligne, les adolescents. «Ces jeunes qui boivent dans le but de faire un coma éthylique ne cherchent finalement qu'une chose: disparaître. De même, l'adhésion aux sectes ou au djihadisme est une forme de blancheur où l'on renonce à soi-même pour s'en remettre à Dieu ou à un gourou.»
- 25 Emblématiques de cette génération délavée, les hikikomoris. Parcu'ils se sentent écrasés par la société, ces jeunes Japonais décident de vivre coupés du monde et des autres. Ils restent cloîtrés dans leur chambre, chez leurs parents, plusieurs mois, voire plusieurs années, en refusant toute communication. Ce que je nomme blancheur, c'est cette volonté ou tentation de se défaire des contraintes de
- 30 l'identité. Mais cette volonté de n'être plus personne ne touche pas que la jeunesse. Chez les adultes, elle va se traduire par un burn-out ou une dépression. David Le Breton va même plus loin et voit dans la maladie d'Alzheimer une forme ultime de blancheur: «C'est une détérioration du sens de leur vie qui amène les personnes âgées à la maladie. Dans de nombreux cas, il s'agit d'hommes et de femmes
- 35 qui ont tout donné au cours de leur existence et qui décident de lâcher prise tout doucement. Les médecins devraient davantage prendre en compte les individus, pas seulement l'aspect biologique.» Adolescents, adultes ou retraités, hommes ou femmes, personne ne semble désormais à l'abri de cette blancheur qui ne touchait que quelques rares individus il y a ne serait-ce que cinquante ans. «Chacun connaît un homme ou une femme ayant refusé de s'intégrer au monde actuel, ajoute David
- 40 Le Breton. L'écrivain suisse Robert Walser est exemplaire de ce refus d'être accablé par les relations sociales.» Qui faut-il blâmer? Là encore, David Le Breton propose un élément de réponse: l'individualisation de la société, la mort progressive du collectif. «Jusque dans les années 80, nous étions davantage immergés dans le collectif, à l'échelle du village ou de la classe sociale. Ce n'est plus le cas
- 45 aujourd'hui. Chacun devient responsable de sa propre existence. Jamais au cours de l'histoire nous n'avons été aussi libres. Nous devons dorénavant nous mettre au monde nous-mêmes en quelque sorte. La rançon, c'est que tout le monde n'arrive pas à se donner les moyens de cette liberté. 15% des jeunes sont en pleine détresse. Car devenir un individu exige de savoir où l'on va, d'avoir des valeurs. Beaucoup vivent leur situation d'échec comme une fatalité et seuls.»

Cécile Denayrouse, *Tribune de Genève*, 6.2.2016